

Lola

Le trajet entre la gare Saint-Charles et celle de Marne-la-Vallée est passé trop vite. Le ventre noué et l'esprit embrumé, le cou douloureux, j'ai dû sombrer dans un mauvais sommeil dès Aix-en-Provence. Pas le temps de me noyer une dernière fois dans ce bleu que je ne comptais pas revoir. L'arrivée dans la station RER m'a plongée dans une autre torpeur. Celle de la foule, dense, compacte, qui s'entassait dans la rame qui n'en finissait plus d'avancer vers Paris, et de curieux compagnons de fin de voyage. Des travailleurs de banlieue, indifférents, les paupières lasses et les épaules tombantes, les yeux dans le vague, ou concentrés sur leurs smartphones, côtoyaient des touristes de tous âges, couronnés d'oreilles de Mickey Mouse, comme si de rien n'était.

Je suis descendue gare de Lyon. En pilote automatique, j'ai pris la ligne 1, puis le tramway, jusqu'à arriver, enfin, ou déjà, place Rhin-et-Danube. Petite place toujours riieuse et colorée, avec ses deux terrasses de

Un été pour la vie

café-restaurant qui se font de l'œil à travers le rond-point fleuri. J'ai hésité à m'installer sur l'une d'entre elles, tiraillée entre l'envie de rentrer vite, et le désir de retarder encore le moment. J'ai fini par m'asseoir sur le banc qui est posé devant le Lavomatic, à côté d'une femme qui fumait cigarette sur cigarette, entre deux allers-retours aux sèche-linge. Face au parterre de fleurs qui orne le rond-point, j'ai pensé à Antonin. Pourquoi cette place s'appelle-t-elle « Rhin-et-Danube » ? Et pourquoi cette statue de femme qui a l'air de travailler aux champs est-elle posée ici, en plein Paris ? Nous nous étions promis de chercher. Nous ne l'avions jamais fait. J'ai eu envie de trouver la réponse dans l'instant en demandant à mon téléphone, puis j'ai renoncé. Oublier, effacer les souvenirs, ne pas remuer tout cela. Je me suis levée, j'ai remis mon sac en bandoulière, j'ai saisi la poignée de ma valise, et je me suis mise en route.

Je loue depuis cinq ans une maison hors du temps avec trois amies. Celle-ci est perchée en haut de la rue de la Fraternité, à l'intersection de la rue de la Solidarité et de celle de l'Égalité. Nous aimons notre habitation partagée autant que son adresse. Nous y entrons en poussant une grille vert foncé qui donne sur un petit jardin. Nous disposons chacune d'un étage. Au deuxième, le mien, nous pouvons, aux beaux jours, nous étendre sur des transats et paresser au soleil à l'abri des regards indiscrets, dans le calme du quartier d'Amérique. Nous devons ce luxe à l'une d'entre nous. La maison est dans sa famille depuis toujours. En attendant qu'un oncle, un cousin ou un neveu ne

rachète les parts des autres, nous sommes les locataires chanceuses de ce paradis.

Je suis partie il y a deux mois à peine, et je ne devais pas rentrer, pas tout de suite en tout cas. Il était convenu que mon étage soit loué à une collègue à partir de septembre. Nous ne sommes qu'au début du mois d'août, j'espère que mon retour ne suscitera pas trop d'embarras et qu'elle trouvera une autre solution. Je n'ai prévenu personne de mon arrivée. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Je n'ai pas eu envie de réfléchir pour être plus précise. Je me trouve désormais devant la grille verte, et tandis que je m'apprête à la pousser, je me rends compte que je ne sais absolument pas ce que je vais raconter quand je serai face à elles.

Ethan

Elle m'a encore écrit un e-mail. Je ne l'ai pas lu. J'étais allé vérifier que le paiement de mes impôts en ligne avait bien été effectué, puisqu'on ne peut plus rien faire autrement qu'en allant se connecter. Juste en dessous de l'accusé de paiement de la Direction générale des finances publiques, il y avait son nom. Laurence. Je n'ai pas ouvert le message. C'est le troisième ce mois-ci. Les deux derniers concernaient notre fille, Charlotte, et une histoire de frais de dossier urgents à régler. Elle était un peu juste financièrement, la pension ne couvrait pas tout, et puis il y avait eu cette fête pour ses dix-huit ans, grandiose, c'est le mot qu'elle avait employé, grandiose, et donc un peu déraisonnable. Si je pouvais participer... Ce message-là attendra. J'ai l'herbe à tondre et la barrière à poncer, puis à repeindre.

La pelouse est parfaite cette année. Je ne regrette pas d'avoir retourné la terre l'automne dernier pour refaire complètement le gazon. Je contemple le résultat, satis-

fait, et je vais jeter un coup d'œil au jardin. La maison est la dernière du chemin, au-delà, c'est la forêt et la rivière. Le sol est riche, généreux avec tout ce qu'on y sème. Mon potager s'est agrandi d'année en année. Je peux désormais compter sur lui pour la plupart de mes légumes. Je passe distraitement la main sur les haricots, mes pensées sont tournées vers Laurence depuis que je suis sorti, vers Laurence, et ce nouvel e-mail qui attend que je le lise.

Elle est partie il y a huit ans maintenant. Il n'y a pas eu de pleurs ni de cris. Il n'y a pas eu de drame, d'aucune sorte. Elle est venue me parler, un dimanche matin comme celui-ci. J'étais plongé dans le rangement de la cabane à outils. Elle s'était approchée, enroulée dans un de ces châles de couleur très vive qu'elle affectionne particulièrement et dont elle ne se séparait jamais, ses cheveux blonds étaient attachés en queue-de-cheval. Je la revois comme si c'était la semaine dernière. J'avais senti sa présence malgré la discrétion de ses pas, et je m'étais retourné. Elle m'avait regardé avec son beau sourire, et j'avais pensé, encore à ce moment-là, que j'avais beaucoup de chance. Puis elle me l'avait dit. Avec un regard voilé d'une fine tristesse, elle m'avait dit qu'elle allait partir.

— J'ai emballé quelques affaires, je m'en vais Ethan.

Je crois que j'avais compris dans l'instant, mais j'avais quand même répondu :

— Tu vas où ? Je peux t'accompagner ?

Elle avait souri, encore, et je ne comprenais pas pourquoi ma femme me quittait en me souriant avec

cette tendresse-là, car c'était bien de la tendresse que je lisais dans ses yeux, que je voulais lire dans ses yeux.

— Non, tu ne peux pas. Tu le sais bien, que tu ne peux pas. Le temps est venu que je m'en aille, c'est tout.

J'aurais voulu trouver les mots, poser les bonnes questions, la retenir avec tout ce que je pouvais lui donner, encore. Mais, j'avais juste demandé ce que j'allais pouvoir dire à Charlotte.

— Je l'appellerai bientôt. En attendant, je suis sûre que tu trouveras les mots.

Laurence était partie. Presque en silence. Parce qu'elle avait besoin de poser ses affaires ailleurs, de ne plus sentir les fourmis qui se multipliaient dans ses jambes à vivre depuis près de douze ans à la campagne. Elle voulait respirer un autre air, voir ce que la vie pouvait lui réserver. Je lui en ai voulu les premiers temps, de ne pas me laisser le choix, de ne pas me demander d'inventer notre famille ailleurs ensemble. Mais elle avait raison, je ne pouvais pas la suivre. Elle était aussi aérienne que j'étais terrien. Des années avant ce dimanche matin, elle était venue dans cette même cabane à outils couverte d'un de ses châles colorés, avec deux tasses de café sur un plateau. Nous nous étions installés sur le banc que je venais de finir de construire, et nous avons savouré lentement nos breuvages brûlants, les yeux face au jardin, nos deux corps se touchant à peine.

— J'ai l'impression que tu passeras tous tes dimanches matin dans ta cabane à outils, jusqu'à ce que l'âge te restreigne !

Ethan

— Oui, sans doute. J'aime ce moment-là.

— Ethan, en hébreu, cela veut dire « constance ». Tu portes bien ton prénom. Tout en toi s'inscrit dans la durée et la stabilité.

— Et ton prénom, Laurence, il dit quoi ?

— Je ne sais pas. Mais il ne dit pas la même chose, c'est sûr.

Elle avait dit cela en riant, et puis elle s'était tue à nouveau.

— Tu te lasserai de me trouver dans ma cabane à outils tous les dimanches matin ?

— Non. Je me lasserai de cet endroit, de nos dimanches reposants et de nos habitudes sans improvisation.

— Et que se passera-t-il ?

— Je te dirai que j'ai envie de changer de vie, tu me diras que tu aimes bien celle-ci, j'essaierai de te convaincre, tu trouveras les mots, nous resterons ici. Tu me construiras un nouveau banc, tu m'achèteras une jolie robe, et nous resterons.

Je me rappelle encore le silence qui avait suivi, les mots planaient devant nous, entre les rosiers. Elle m'avait embrassé sur la joue et s'était levée.

— Et quelques années plus tard, j'aurai à nouveau envie de m'envoler, mais cette fois, je ne te demanderai pas de me suivre, je partirai, pour ne pas que tu me retiennes davantage.

Un dernier baiser, et elle était rentrée dans la maison, de son pas léger, presque dansant.

Il n'y avait pas eu de première fois, elle était restée douze ans sans jamais me demander de partir avec elle.

Un été pour la vie

Je n'avais jamais oublié cette conversation sur le banc, mais j'avais espéré, les années passant, qu'elle avait changé d'avis. Pourtant, elle nous avait quittés. Elle était revenue régulièrement nous voir, voir Charlotte plutôt, et un jour, elle était repartie avec elle.

Je cueille machinalement une poignée de haricots, je les tiens dans la main, comme s'ils allaient me dire quoi faire maintenant. Je ne vais pas passer la journée à me demander ce que Laurence veut me dire, la barrière attendra quelques minutes encore.

Je rentre dans la maison, en pestant après la terre collante que j'ai rapportée sous mes semelles épaisses, sans y prendre garde. J'abandonne mes chaussures dans un coin et je me rends à l'étage. Je mets davantage de temps à mettre l'ordinateur en route qu'à lire le message qu'elle m'a adressé. À peine une phrase.

Besoin de te parler, nous passerons dans la semaine.

Faute de pouvoir en savoir plus (quand, dans la semaine ? Qui est ce « nous » ? Elle et Charlotte ? Ou bien seront-elles aussi accompagnées du « nouveau monsieur L. », avec lequel elles partagent une jolie maison en Vendée, du côté des Sables-d'Olonne ?), il ne sert à rien de répondre, et il est vain d'appeler, Laurence n'en dira pas plus.

Lola

Mes colocataires sont aussi mes collègues. Nous avons toutes les trois été « agents navigants » dans la même compagnie pendant plusieurs années. Seule Margot est toujours hôtesse de l'air. Carole et moi avons cessé les vols et nous comptons désormais parmi les nombreux « personnels au sol », comme si nous étions tombées, plaisante-t-elle quelquefois. Moins de voyages, moins de décalage, et l'ouverture à davantage de projets. J'ai demandé un congé sabbatique de six mois, encore une démarche sur laquelle il va falloir que je revienne, je ne pourrai pas me passer de salaire tout ce temps. Cette parenthèse devait me permettre de prendre mon envol, tout en m'assurant un retour possible, que je n'avais néanmoins pas sérieusement envisagé. Et pourtant...

Les fenêtres sont grandes ouvertes, j'entends une chanson familière s'en échapper, l'une de celles qui tournent en boucle depuis le début de l'été sur les

radios. Être sur le pas de la porte me fait déjà du bien, je reviens à la réalité.

Je n'ai pas le temps de tourner la poignée que la porte s'ouvre en grand sur un éclat de Margot qui m'attrape dans ses bras après avoir crié dans son dos :

— C'est elle ! Je vous avais dit que c'était elle !

Je ne sais pas trop comment les choses se sont enchaînées par la suite, de quelle manière je me suis accroché les pieds dans la situation, mais tout est parti de travers.

Ça sentait le gâteau juste sorti du four dans tout le rez-de-chaussée. C'est l'espace de Margot, mais comme c'est aussi là que se trouve la cuisine, nous avons passé un nombre incalculable d'heures vautrées dans les coussins de son canapé d'angle. Dans le salon, il y a Carole, qui se lève déjà dans ma direction, avec un sourire immense qui lui barre le visage, et ses yeux qui pétillent d'une joie non feinte. Je devine une autre forme de dos, dans le petit fauteuil crapaud qui vient d'un vide-greniers du quartier. Mais la silhouette demeure assise, se penche un peu en avant, semble se raviser avant de se lever, puis finit par se mettre debout et se retourner. C'est Julia, l'amie à qui nous avons proposé mon logement à partir du mois prochain.

Je me laisse étreindre par Carole, et j'embrasse Julia à son tour. J'ai l'impression d'interrompre quelque chose, mais il me semble aussi que mon arrivée fait diversion au milieu d'une scène un peu lourde. Carole et Margot ne tarissent pas d'exclamations en tout genre

sur mon teint. Il faut croire que les dernières nuits blanches n'ont pas entaché mon bronzage provençal.

— Assieds-toi, je vais te chercher une assiette ! T'es bronzée mais tu n'es pas épaisse, dis-moi ! Tu bosses trop, toi ! Deux rations de chocolat et chantilly par-dessus pour la peine !

— Juste le gâteau Margot s'il te plaît, j'en peux plus du chocolat et de la chantilly, à servir des crêpes à longueur de journée !

Je m'assieds et je regarde autour de moi, effet apaisant immédiat. Rien n'a changé, et cela fait du bien de se retrouver à la maison. Si je n'écoutais que moi, je monterais *illico* au deuxième, je viderais mes valises et je m'allongerais sur le lit pour dormir enfin quelques heures. Mais je sens qu'il me faut patienter encore un peu, le temps de goûter ce gâteau dont l'odeur en elle-même me console déjà un peu.

— Alors raconte ! Qu'est-ce que tu fais là ? T'es venue narguer les copines ? lance Carole.

Je ne suis pas prête encore, je suis bien pour la première fois depuis plusieurs jours, j'ai envie de faire comme si tout était normal, alors je ruse, pour différer les explications :

— Vous d'abord ! Racontez-moi l'été. La fête des trente ans, le vide-greniers de juillet, ta nouvelle collègue à l'aéroport, les voisins qui emménageaient quand je suis partie, je veux tout rattraper !

C'est Margot qui lance le bal, la bouche pleine, et qui se fend d'un éclat de rire en entendant ses propres mots ainsi déformés.

— Eh bien pendant que mademoiselle file le grand

amour à Marseille entre deux crêpes à la chantilly, nous avons évité deux guerres de voisinage à cause de branches qui chatouillaient un peu les murs, nous avons essuyé un dégât des eaux, encore ! Et on nous a volé nos poubelles ! Par quel épisode tu veux qu'on commence ?

Elles racontent en canon, Margot commence une phrase, décrit les faits, et Carole mime les acteurs et illustre les scènes par de savantes et très réalistes pantomimes. Julia fait comme moi, elle s'exclame, elle savoure les récits, elle en demande encore. L'après-midi passe à toute vitesse, c'est déjà le soir, elles sortent la *plancha* qu'elles installent dehors.

— Tu restes dîner quand même ? Tu ne nous as rien dit encore. On parle, on parle, et on ne t'a même pas demandé ce qui nous valait cette visite surprise ! Une nouvelle à nous annoncer ? Déjà ? Comment ça se passe avec ton Antonin magique ?

J'ai le dos tourné quand Carole lance cette phrase et elle ne voit pas mon visage qui, sans doute, doit grimacer malgré lui. Je me tourne vers elle et je lui réponds sans réfléchir. Je suis tellement mieux depuis que je suis revenue, je n'ai pas envie que cela s'arrête.

— Pas de grande nouvelle à vous annoncer, non, pas encore tout au moins. Antonin va bien, il vous passe le bonjour.

Je n'en reviens pas d'avoir prononcé ces mots. Margot se rapproche un peu de moi. À l'abri des oreilles des filles qui sont en train d'installer le repas

dehors, elle me confie que Julia est passée pour demander si elle pouvait s'installer un peu plus tôt que prévu. Elle vient de perdre son emploi, à peine deux semaines après sa rupture. Elle traverse des épreuves inédites. Elle a besoin d'un toit, c'est urgent, et de compagnie, ça serait bien aussi.

— On était en train d'en parler quand tu es arrivée, on allait t'appeler. L'un dans l'autre, pour toi, c'est bien aussi, elle prendrait le relais du loyer un mois plus tôt. C'est toujours ça !

Et sans reprendre son souffle, elle poursuit, sans remarquer le léger tremblement qui vient de me traverser :

— On est tellement contentes pour toi. C'est dommage qu'on n'ait pas eu le temps de faire plus connaissance avec ton beau brun ! On l'a aperçu quoi, deux fois ? Et l'appartement est comment alors ? Tu vois la mer ? Ça se passe toujours bien avec la famille là-bas ? Pas trop envahissante ? J'imagine que tu t'es baignée tout le mois dernier dans les calanques ? Tu as des photos ?

Je pourrais encore faire marche arrière à ce moment-là. Leur dire la vérité, que je suis revenue reprendre ma chambre, mon travail, et ma vie auprès d'elles, parce que non, rien ne s'est passé comme prévu. Je pourrais leur dire que ma toute nouvelle belle-famille a été vraiment très présente, un peu oppressante, que vivre avec Antonin valait bien quelques relations à apprivoiser, mais qu'il n'en est plus rien désormais. Je pourrais regarder Julia, lui dire que je suis désolée pour elle,

mais que j'ai vraiment besoin de revenir, que je vais l'aider à retrouver un endroit dans le coin pour me faire pardonner mon revirement. J'ai dû marquer une ultime hésitation parce que je sens leurs trois paires d'yeux braquées sur moi, suspendues à mes lèvres, et les regards en alerte qui vont avec, comme si elles se doutaient que je n'allais pas répondre ce qui était prévu. La boule revient en force, je la chasse, je l'ignore, je la renvoie de toutes mes forces et je plonge dans le premier véritable mensonge de ma vie. Une farce, une mauvaise comédie. Cette maison a abrité tant de rires et de bons moments, elle a vu nos amitiés se souder, elle a accueilli tous les récits à rebondissements de nos jeunes vies. Et puis, entre ces murs, j'ai raconté Antonin, en chuchotant et en riant sous les couettes. Il est même venu ici, l'un des rares week-ends où les filles n'étaient pas là. Cette maison est celle des moments heureux. Il me semble qu'il serait déplacé qu'elle abrite une période de peine. Je veux la garder intacte, qu'elle ne soit pas le théâtre des jours sombres qui, forcément, m'attendent. Et j'ai peur aussi, qu'elle me rappelle sans cesse combien j'ai vécu légère et impatiente entre ces murs. Pourquoi mentir ? Aucune idée. C'est plus simple, il y a moins de discussions, ça prend moins de temps pour partir. Je veux juste profiter encore un peu.

— Je vais vous montrer toutes les photos que vous voulez les filles ! La vie là-bas est magique ! Je suis passée récupérer quelques affaires et ma voiture, et faire un saut chez mes parents avant qu'ils partent à nouveau en voyage je ne sais où ! Je peux quand même

Lola

dormir là ce soir ? Je ne les ai pas prévenus non plus et j'ai un peu de route. Je vous avoue que je suis un peu vannée du voyage.

Bien sûr que je pouvais rester cette nuit, et même demain et après-demain. Bon, Julia avait posé quelques bricoles au deuxième, mais il y avait le canapé-lit chez Margot, et ça nous rappellerait les travaux quand nous avions refait toutes les peintures des étages et que ça avait empesté pendant des jours...